

Marie-Antoinette, de la grâce à la tragédie

Rarement destin fut aussi contrasté. La jeune Dauphine Marie-Antoinette commença par séduire. Devenue reine, elle se rendra impopulaire. Non sans maladresse, elle finira par se reprendre. Mais il faudra la Révolution et l'ultime épreuve, affrontée dans la dignité, pour que cette femme, cette épouse et cette mère se montre admirable.



Peint au château de Schönbrunn, à Vienne, en 1767, ce portrait souligne l'éclatante beauté de l'archiduchesse Marie-Antoinette. Trois ans plus tard, elle épousera le futur Louis XVI.

Au mois de mai 1770, lorsque Madame la Dauphine apparut aux Français, ce fut un coup de foudre réciproque. Nimbée d'une couronne de cheveux blonds, l'adolescente au visage candide souriait au peuple qui voyait en elle la reine dont il rêvait. Elle arrivait dans le plus beau royaume d'Europe, sûre de l'avenir radieux que son mariage avec l'héritier du trône lui laissait présager. Sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, l'avait choisie pour ce destin afin de sceller l'alliance de l'Autriche avec la France qu'elle considérait comme le chef-d'œuvre de sa politique.

Marie-Thérèse ne l'avait pas vue partir sans quelque inquiétude. Certes, la formation morale de sa fille était parfaite ; elle connaissait les usages auliques, dansait et jouait agréablement du clavecin, parlait le français, la langue des cours, mais elle ne pensait qu'à s'amuser et n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour l'étude. L'abbé de Vermond, envoyé par Louis XV pour parfaire cette éducation négligée, reconnaissait qu'elle avait un jugement juste, qu'elle l'écoutait volontiers « *lorsqu'il lui présentait des idées éclaircies* », mais qu'elle se refusait à les approfondir.

L'ecclésiastique était vite tombé sous le charme de l'archiduchesse, car cette petite personne exerçait une véritable séduction. « *Dieu vous a comblée de tant de grâce, de tant de douceur et de docilité que tout le monde doit vous aimer : c'est un don de Dieu, il faut le conserver, ne point vous en glorifier, mais le conserver soigneusement pour votre propre bonheur et pour celui de tous ceux qui vous appartiennent* », lui écrivit sa mère le 1er novembre 1770, la veille de ses 15 ans. Ce charme indicible, Marie-Antoinette le conservera jusqu'à la fin de sa vie ; traversant les siècles, il s'exerce encore aujourd'hui.

Sa nouvelle famille met sa sensibilité à dure épreuve. Louis XV lui témoigne une gentillesse attendrie, mais son époux la fuit. « *Mon petit-fils n'est guère caressant* », reconnaît le monarque. Le Dauphin, qui n'a jamais connu de femme, est trop intimidé par cette étrangère, gage d'une alliance que ses défunts parents critiquaient. Mesdames tantes, filles du roi, aigries et médisantes, voient la jeune Autrichienne comme une intruse. Elles l'observent sans indulgence, en feignant de lui témoigner de l'affection. L'affection, voilà ce qui manque à la Dauphine, encore « *bien enfant* », comme dit le roi : elle ne pense pas que la solitude sera son lot.

Aussi cultive-t-elle la nostalgie viennoise, éprouvant un attachement de plus en plus fort pour ceux qu'elle considérera toujours véritablement comme les siens. Elle attend les lettres de sa mère débordantes de conseils et d'interrogations. La vieille souveraine tient à consolider son œuvre diplomatique grâce à sa fille, tout en redoutant qu'elle ne soit pas à la hauteur du rôle qu'elle veut lui faire jouer. Marie-Thérèse n'hésitera pas à recourir au chantage affectif avec elle pour tenter d'obtenir ce qu'elle désire : la future reine doit être un agent au service des Habsbourg sur l'échiquier européen. L'impératrice lui a donné un mentor en la personne de son ambassadeur, le comte Mercy d'Argenteau, auquel Marie-Antoinette n'hésitera jamais à se confier. Elle lui demande souvent son avis sur la conduite à tenir. Ses mises en garde sont toujours judicieuses lorsqu'il s'agit de l'attitude à adopter avec son époux, avec le roi, les princes, les princesses ou les courtisans ; il en ira différemment pour la politique.

Frustrée dans sa vie affective et amoureuse, la Dauphine n'éprouve pas de respect pour le roi qui affiche sa liaison avec Mme Du Barry. Elle essaie d'appivoiser son époux, mais patience et résignation lui resteront toujours étrangères. Elle se réfugie dans son amitié pour la princesse de Lamballe et se révolte comme une enfant gâtée qui trépigne pour trouver sa place. C'est une rébellion contre l'étiquette contraignante, un dédain marqué pour les courtisans âgés, une tenue parfois négligée, le désir de monter à cheval en homme plutôt que de chevaucher tranquillement un âne, comme les respectables dames de sa suite. Marie-Antoinette recherche avidement les distractions. Ce ne sont ni les lectures ni les leçons de chant ou de clavecin qui la tirent de sa mélancolie. Il faudra que le roi lui permette de suivre les chasses à cheval, et surtout d'aller à Paris sans cérémonie pour qu'elle trouve une sorte de joie de vivre. Elle découvre alors un monde inconnu qui lui donne l'illusion de commencer une vie nouvelle. Elle rentre à Versailles grisée par ses découvertes et par l'amour des Parisiens qui lui témoignent une véritable ferveur. Dans la capitale, elle devient une femme désirée, c'est sa manière d'être comblée. L'amour du peuple contre l'amour d'un prince, voilà sa revanche.

Brève lune de miel ! Lors de l'avènement de Louis XVI après la mort de Louis XV, le 10 mai 1774, Marie-Antoinette n'a pas encore 19 ans et son époux à peine 20. Le roi rêve le bonheur de ses sujets et la reine se dit prête à soutenir son mari, qu'elle traite de « *pauvre homme* ». Cependant, la première émotion passée, elle se sent ivre d'une liberté qu'elle n'a jamais connue, sans se douter des dangers qui la guettent. En France, le rôle de la reine n'est pas clairement défini. Son devoir consiste à donner des héritiers au royaume et sa conduite doit être au-dessus de tout soupçon. Marie-Antoinette ne donne pas alors l'image de la parfaite épouse du monarque. Elle ouvre rarement sa chambre à son époux (peut-être a-t-elle quelques excuses pour cela) et fuit dans une fête perpétuelle. A Versailles, les maîtresses royales avaient été des astres resplendissants auprès de Louis XIV et de Louis XV. Les rôles se trouvent désormais inversés. Dépourvu de charisme, Louis XVI, qui n'aura jamais de favorite, ne brille ni par sa prestance ni par son esprit. Dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, la reine revendique le premier rôle à la cour, ce que son mari lui accorde volontiers.

Elle veut une cour jeune, à la mode, où l'on s'amuse. Entourée de quelques favoris, elle ne se gêne pas pour montrer aux représentants de l'ancienne cour, et même aux tantes du roi, qu'ils font partie d'un monde révolu. Elle refuse de vivre en perpétuelle représentation, comme les reines qui l'ont précédée, et tient à mener sa vie privée à l'abri des regards. Dans la journée, elle se retire dans ses petits appartements, reçoit ses amis dans son château de Trianon, part pour Bagatelle chez son beau-frère le comte d'Artois, parie sur les chevaux aux courses de la plaine des Sablons et passe quelquefois des nuits entières au bal de l'Opéra sans le roi. Elle s'étourdit pour tromper le vide de son cœur et passe le moins de temps possible avec son mari, qui ferme les yeux sur cette déconcertante hyperactivité. Certains hommes font battre son cœur un peu plus vite, mais elle sait qu'elle n'a pas le droit d'aimer, et sa folle amitié pour Mme de Polignac fait beaucoup jaser.

Bientôt Marie-Antoinette passe pour une reine volage et trop dépensière. Que fait-elle donc, des journées entières, dans son domaine de Trianon où le roi lui-même ne vient qu'en invité ? Que penser de ses nuits dans Paris ? C'est de Versailles que partent les ragots qui deviennent très vite des chansons et des pamphlets dénonçant l'inconduite de l'épouse du souverain, lequel est désormais considéré comme un cocu impuissant, incapable de gouverner sa femme et par conséquent incapable de gouverner la France. Lorsque Marie-Antoinette met au monde son premier enfant, en 1778, le bruit court que Louis XVI n'est pas le père. Il en sera de même lors de la naissance de ses trois autres enfants. Son idylle avec le peuple est achevée depuis déjà longtemps. Cependant, malgré cette insoutenable légèreté, Joseph II, son frère aîné, qui n'a jamais péché par indulgence, peut écrire, après un long séjour à Versailles : « *C'est une tête-à-vent qui est entraînée toute la journée à courir de dissipation en dissipation. Elle ne pense qu'à s'amuser. Elle ne sent rien pour le roi. C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fond d'honnêteté et de vertu.* »

L'irruption du comte de Fersen, dans sa vie monotone à force de futilité, la bouleversa. Elle répondit à l'appel de son cœur et la mystérieuse liaison qui s'ensuivit l'assagit plus que ses maternités. En 1785, elle prend conscience de son impopularité lors de l'affaire du Collier. Elle sort alors de sa chrysalide. Ce n'est plus la princesse insouciant, mais une femme meurtrie, soutenue moralement par un homme qu'elle aime, et qui jette un regard angoissé sur l'avenir de ses enfants.



Marie-Antoinette, vers 1787-88.

Alors que Louis XVI sombre dans un état dépressif, elle s'apprête à défendre la monarchie menacée. Marie-Antoinette n'a pourtant jamais eu le goût du pouvoir. Elle s'était seulement mêlée à des intrigues sans en mesurer la gravité, ce qui avait suscité bien des critiques. On lui reprochait surtout son soutien ostensible aux prétentions autrichiennes au nom de la sacro-sainte alliance. Ses longs entretiens avec Mercy d'Argenteau, ses scènes à Vergennes, le ministre des Affaires étrangères, avaient contribué à la discréditer, bien que le roi n'eût jamais cédé à sa volonté. Le mal était fait : le surnom d'« Autrichienne » était devenu une injure. Son nouveau rôle à la tête de l'Etat accrût encore son impopularité. « *La reine gouverne* », tel fut le cri public où le mépris le disputait à la haine.

Sans expérience, ignorant tout des réalités du royaume, la reine se fie à son seul instinct, dans l'espoir de sauver le système monarchique tel qu'elle le conçoit, immuable et absolu. Elle découvre en elle une force qu'elle ignorait pour défendre ses idées et, plus tard, pour sauver sa vie, celle de son époux et celles de ses enfants. Le malheur décuple son énergie, l'énergie du désespoir. Elle prend des initiatives, joue un double jeu dangereux avec Mirabeau, plus tard avec Barnave pour tenter de sauver la Couronne. Le 10 août 1792, le jour de la chute de la monarchie, elle voudrait rester aux Tuileries, mais elle doit céder à la volonté du roi qui préfère se réfugier avec sa famille à l'Assemblée. Prisonnière dans la tour du Temple, elle inspire la compassion de plusieurs geôliers. L'horreur de sa captivité, la séparation d'avec ses enfants, la monstruosité de l'accusation d'inceste au cours de son procès la grandissent. En gravissant les marches de l'échafaud, elle entre dans la légende. C'est une héroïne de tragédie, sacrifiée aux mânes de la République, dont le bourreau brandit la tête devant la foule, le 16 octobre 1793.

Le couperet de la guillotine a rendu à Marie-Antoinette la majesté dont ses ennemis l'avaient dépouillée, et l'a transfigurée en sainte de la monarchie. Elle est devenue « *la reine martyre* » de ces courtisans qui la vouaient aux gémonies du temps de sa splendeur et la critiquaient encore en émigration, aux heures sombres de la Révolution. Dès lors, ils camouflèrent des souvenirs qu'il aurait peut-être été indécemment d'évoquer. Soupçonner de quelque faiblesse l'épouse de Louis XVI revenait à commettre un crime contre la monarchie. La pieuse tradition royaliste perdue encore aujourd'hui, alors que les révolutionnaires et les républicains ont continué de tisser la légende noire de la « *reine scélérate* ».

On réécrit inlassablement l'histoire de cette femme sensible et imprudente, que rien ne préparait à assumer un tel destin. Les images qui se superposent laissent apparaître une princesse au charme rayonnant, *fashion victim* par manque d'amour, frivole par désœuvrement ; une mère attentive ; une amoureuse discrète ; une souveraine de l'Ancien Régime défendant sans discernement les principes de la monarchie absolue, mais aussi une reine humiliée en tant que femme, en tant qu'épouse, en tant que mère. Sa chute et son malheur la rapprochent du commun des mortels, et ses admirateurs, toujours nombreux, voudraient lui témoigner l'amour qu'elle n'a pas reçu.

*** Evelyne Lever est historienne. Auteur notamment de *C'était Marie-Antoinette* (Fayard, 2006) et de *Marie-Antoinette. Journal d'une reine* (Tallandier, 2008).**